

## Complexités du discours dans les camps de réfugiés palestiniens

Résultats du travail de terrain et réévaluation de la théorie

**Nancy Hawker**

Traducteur : Michaël Alvarez-Pereyre

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/6392>

ISSN : 2075-5287

**Éditeur**

Centre de recherche français de Jérusalem

**Édition imprimée**

Date de publication : 15 décembre 2010

**Référence électronique**

Nancy Hawker, « Complexités du discours dans les camps de réfugiés palestiniens », *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem* [En ligne], 21 | 2010, mis en ligne le 01 mars 2011, Consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/6392>

---

## Complexités du discours dans les camps de réfugiés palestiniens

*Résultats du travail de terrain et réévaluation de la théorie*

**Nancy Hawker**

*Doctorante à l'Université d'Oxford*

*Traduction de Michaël Alvarez-Pereyre*

Cette communication fait état d'une étude en cours. J'ai récemment terminé un travail de terrain dans trois camps de réfugiés de Cisjordanie : le camp de Shuafat, qui fait partie de la zone municipale de Jérusalem ; le camp de Dheisheh, qui dépend du Gouvernorat de Bethléem ; et le camp de Tulkarem, situé au nord de la Cisjordanie, à proximité de la Ligne verte. J'ai enregistré le discours de locuteurs de ces lieux pour déterminer si le contact avec des hébreux entraîne des variations et des changements linguistiques dans l'arabe palestinien oral. Certains des résultats ont remis en cause mes présupposés de départ mais je n'ai pas encore eu le temps de reconstruire la théorie à la lumière de ces découvertes. Je vous remercie de suivre le parcours que je propose à ce stade délicat de l'étude où je m'efforce de faire le point.

Je vais d'abord décrire plusieurs des théories et méthodes de base de la recherche sociolinguistique, dans la mesure où j'ai essayé de les appliquer au discours enregistré dans ces camps. Puis, j'expliquerai brièvement des lieux étudiés et j'exposerai les résultats rencontrés. Enfin, je donnerai des exemples de découvertes qui exigent une réévaluation des théories initialement adoptées.

Trois principes de base ont été établis dans la recherche sociolinguistique. Le premier est celui de l'accommodement linguistique, à savoir l'idée que les gens ont tendance à parler comme les gens avec qui ils parlent souvent. Cela signifie que lorsque les locuteurs vivent dans une communauté très unie – ce qu'il est devenu d'appeler un « réseau dense et multiplexe » – la manière de parler de la communauté aura une forte influence sur celle des individus qui la composent. « Dense » signifie que tout le monde se connaît au sein du réseau, et « multiplexe » signifie que les individus se connaissent dans un éventail de rôles différents : ainsi, par exemple, votre voisin peut-il aussi s'avérer être votre frère et votre collègue. Dans un réseau plus ouvert, le discours des individus peut être influencé par divers facteurs extérieurs à la communauté.

Le second principe est celui de la différence entre les genres lors de la formation de réseaux. Dans certaines sociétés, les femmes ont tendance à vivre dans des réseaux plus ouverts tandis que les hommes forment des réseaux plus fermés. Ceci rendrait les femmes plus propices à introduire dans le discours du réseau de nouveaux éléments venus de l'« extérieur ».

Le troisième principe est la fonctionnement du « temps apparent » comme « temps réel ». Selon ce principe, dans la mesure où la manière de parler d'un individu se cristallise au début de l'âge adulte, le discours des générations plus âgées d'une décennie mais un aperçu du passé, renvoyant à la façon de parler des locuteurs lorsqu'ils étaient de jeunes adultes. Cela signifie que lorsque l'on écoute un septuagénaire, on entend à peu près le discours d'il y a cinquante ans ; lorsque l'on écoute un quadragénaire, on entend le discours d'il y a une vingtaine d'années, et ainsi de suite. Ainsi, l'écart de « temps réel » de vingt ans peut être enregistré en utilisant la technique de « temps apparent » qui consiste à interviewer différentes générations. Cette méthode a été vérifiée empiriquement.

Ces principes de sociolinguistique en tête, je suis allée enregistrer des hommes et des femmes de trois générations différentes dans les camps de Shuafat, Tulkarem et Dheisheh. J'ai défini ainsi ces générations : « ceux qui se voient de 1948 », « ceux qui sont nés autour de 1967 » et « ceux qui sont nés juste avant la première Intifada ». Ces événements sont espacés d'une vingtaine d'années, mais ils réfèrent aussi à des moments clés qui ont changé la société palestinienne selon des modalités qui influencent l'étude sociolinguistique.

Les membres de la génération la plus âgée des camps parlent encore les dialectes des villages où ils vivaient dans la Palestine d'avant 1948. Dans l'éclosion du village palestinien, les rôles étaient distribués de manière assez égale entre les hommes et les femmes à la ferme et au marché, même si, bien entendu, certaines tâches domestiques et communautaires revenaient à l'un des genres seulement. Pour la génération formée dans une telle éclosion, on pouvait donc s'attendre à ce que les différences de discours entre les sexes soient minimales. Les interactions avec les autorités mandataires et les nouvelles possibilités qui en découlent – surtout pour les hommes – pourraient avoir encouragé certains hommes à innover linguistiquement mais, d'une manière générale, les réseaux sociaux linguistiques ruraux n'auraient pas marqué de distinctions de genre aussi fortement que ceux de l'environnement urbain.

Pour l'essentiel, ce furent les villageois dépossédés, dont l'unique source de revenu avait été leur terre, qui se retrouvèrent dans des camps de réfugiés. Les réfugiés urbains pouvant recommencer une nouvelle vie grâce à un capital à leur disposition (qu'il s'agisse d'un niveau d'éducation, d'une formation professionnelle ou de ressources financières) le firent dans les villes qui pouvaient les absorber. Les villageois, cependant, n'ayant pas de capital (mises à part les terres qu'ils avaient perdues), furent réduits à vendre leur force de travail, et devinrent une main d'œuvre sans attache à la recherche d'un salaire. Cette main d'œuvre était strictement différenciée au niveau des genres. La deuxième génération naquit dans de nouvelles communautés, celles des camps de réfugiés, où plusieurs dialectes se mélangeaient et où de nouveaux réseaux se formaient, avec de nouveaux standards de parole. C'est cette génération qui connaît l'apogée de la migration journalière, essentiellement masculine, de travailleurs palestiniens allant occuper des emplois en Israël dans les années 1980. Ainsi, je m'attendais à trouver des différences linguistiques plus importantes entre les hommes et les femmes quadragénaires qu'au sein de la génération précédente, ainsi que des apparitions d'hébreu qui n'auraient pas eu lieu chez les locuteurs plus âgés.

La troisième génération, la « jeunesse de l'Intifada », fut fortement affectée par les restrictions sur les déplacements introduites à partir des années 1990. Ici, je m'attendais à des différences plus importantes entre les locuteurs du camp de réfugié de Shuafat, qui disposent d'une carte d'identité de Jérusalem (carte d'identité bleue) et ceux des camps de Dheisheh et de Tulkarem (qui ont une carte d'identité verte). Les détenteurs d'une carte d'identité bleue ayant encore accès au marché de l'emploi hébreu-phénicien (contrairement aux Palestiniens de Cisjordanie), je m'attendais à ce qu'ils emploient plus d'hébreu dans leur discours. La population active de Tulkarem, par ailleurs, avait encore accès à certains emplois israéliens en raison de la proximité du camp avec des zones d'implantations industrielles, pour lesquelles il est plus facile d'obtenir des permis de travail. Pour ce qui est des réseaux sociaux, je suppose que les hommes auraient des réseaux plus ouverts du fait de la différenciation entre les genres dans les modèles sociaux-économiques rencontrés dans les camps de réfugiés. Ainsi, je m'attendais à ce que les hommes des deuxième et troisième générations de l'étude introduisent des formes de discours innovantes au sein de leur communauté, y compris, peut-être, à partir de l'hébreu.

Toutes ces suppositions font sens, et s'articulent de manière convaincante lorsque l'on observe les réseaux du point de vue du matérialisme historique, dans une perspective déterminée par la structure économique. C'est là, en fait, la raison pour laquelle j'ai choisi des camps de réfugiés comme terrain d'étude : l'externalisation de la force de travail y est la plus extrême de tous les secteurs de l'éclosion palestinienne. Dans la mesure où la main d'œuvre flottante est attirée par le capital, et dans la mesure où la plupart du capital se trouve en Israël, qui est la source de l'hébreu, il paraissait logique d'étudier l'hébreu rencontré dans les camps de réfugiés.

D'autres contraintes, de type attitudinales, affectent la diffusion de l'hébreu dans le discours palestinien. Dans les camps de réfugiés palestiniens, les filles sont plus encouragées à poursuivre des études que les garçons. Bien que les femmes soient encouragées à travailler pour fournir un deuxième salaire tant que cela n'interfère pas avec leur devoir d'élever les enfants, il n'est normalement pas accepté qu'une femme effectue des tâches subalternes, y compris dans le secteur tertiaire. Les femmes considèrent comme plus acceptable de travailler dans des bureaux ou en tant qu'enseignantes ou infirmières, tâches pour lesquelles une éducation et une formation sont nécessaires. Les hommes, en revanche, dont il est attendu qu'ils subviennent aux besoins de leur famille, travaillent dans des emplois subalternes et sont souvent envoyés gagner un salaire dès qu'ils en sont physiquement capables. Les emplois des femmes qui ont reçu une éducation et une formation professionnelle les exposent ainsi à l'arabe écrit, ce qui pourrait être une source d'innovation linguistique pour la communauté. Pour ces

femmes, il ne serait pas juste de dire que leurs réseaux s'ci linguistiques s'nt plus fermés que ceux des hommes, mais plutôt qu'ils s'nt ouverts dans une autre direction. Cette différence apparaît fréquemment entre des frères et sœurs ou au sein d'un couple : les femmes occupent des postes d'administratif et les hommes travaillent comme ouvriers. Cependant, dans la mesure où mon étude se concentre sur l'insertion de l'hébreu au sein du discours palestinien, je n'ai pas poursuivi très loin cette piste de recherche.

À ce stade de l'exposé, on souhaiterait sans doute demander : « Et qu'en est-il des influences politiques ? L'hébreu n'est-il pas la langue de l'ennemi et, par conséquent, s'emploie dans la conversation palestinienne ne serait-il pas mal vu ? » La réponse est que le principe du réseau s'ci linguistique ne se prête pas à l'intégration d'idées politiques abstraites dans l'analyse, surtout si ce principe est appliqué dans le cadre du matérialisme historique. Ce n'est pas la catégorisation abstraite de la langue comme « langue ennemie » qui limite son emploi, mais le fait que l'occupation militaire et la ségrégation semblent empêcher la formation de réseaux s'ci linguistiques denses et multiplexes qui comprendraient à la fois des locuteurs de l'hébreu et de l'arabe.

Le discours est trop souvent régi par des idées abstraites. La vie, d'une manière générale, est trop complexe pour être déterminée strictement par des principes politiques : pendant la première Intifada les hommes qui jetaient des pierres sur les jeeps de l'armée israélienne la nuit allaient travailler dans des usines israéliennes le lendemain matin. Au bout du compte, les faits montrent que certains Palestiniens emploient l'hébreu dans leur discours quelle que soit leur position politique, le meilleur exemple en étant le cas des prisonniers politiques.

Les enregistrements que j'ai faits dans les camps de réfugiés appuient la plupart de mes présupposés de départ : j'ai trouvé que les hommes emploient l'hébreu plus que les femmes, que les ouvriers emploient des termes techniques en hébreu et que ceci était vrai en particulier des hommes d'âge moyen de Dheisheh et des jeunes hommes de Shuafat – où l'hébreu était plus courant d'une manière générale. À Tulkarem, la différenciation entre les genres était plus marquée car l'absence des hommes – dont un grand nombre avaient été tués ou emprisonnés durant les Intifadas – y faisait passer les femmes à prendre des emplois subalternes faciles à obtenir de l'autre côté de la Ligne verte, dans l'agriculture ou le ménage. Ainsi, l'hypothèse que des éléments individuels de l'hébreu s'introduisent dans le discours des camps de réfugiés par l'intermédiaire des migrants journaliers palestiniens fut confirmée. Cependant, des observations faites au passage révélèrent aussi certains emplois surprenants d'hébreu qui remettent en question la vision que le matérialisme historique donne des réseaux. Disons d'abord quelques mots des résultats qui correspondaient à ce qui était attendu.

Dans le parler des ouvriers, que ce soit à Shuafat ou à Dheisheh, certains termes techniques s'nt plus souvent employés en hébreu. L'un d'entre eux est *klūs* (prononcé *tlūs* dans l'hébreu d'origine), qui signifie « fiche de paye » et désigne un emploi légal par opposition au paiement au noir. Un autre est *manof*, qui signifie « grue », ou encore *mazleg* « chariot élévateur ». Certains mots s'nt entrés dans la langue courante, comme *mazgan* « climatisation », *az'aka*, qui signifie « alarme » et *ramzor*, qui est employé de manière interchangeable avec son équivalent arabe *išārāt*, pour « feux de signalisation ». Un autre terme technique qui vient à l'évidence du contact avec l'armée israélienne est *maxšir* « talkie-walkie », mais qui est utilisé en contexte civil également. Les mots liés aux contraintes militaires et bureaucratiques qui pèsent sur la vie des Palestiniens s'nt nombreux : le mot *maḥsūm* « check-point » est très courant et c'est le seul mot employé par tous les sujets de mon étude ; le terme *išūr* « permis » est plus rare, tout comme *te'uda* « carte d'identité », qui s'nt utilisés de manière interchangeable avec leurs équivalents en arabe.

À Shuafat, où les résidents ont accès aux services sociaux israéliens, on rencontre couramment des termes hébreux qui leurs s'nt liés : *kupat xolim* « sécurité sociale » et *hitxayvut* « contrat avec engagement sur plusieurs mois ». De plus, les ouvriers (hommes comme femmes) de Shuafat et Tulkarem emploient certains mots qui ne se retrouvent pas dans le discours à Dheisheh. Parmi ces mots on compte *xōfesh* « jour de vacance », *maskōret* « salaire », *binyan* « bâtiment » et *nikayon* « ménage ». Par contraste, les ouvriers de Dheisheh emploient les équivalents arabes *'otle*, *rātīb*, *buna* et *tandīf*. Le travail dans le bâtiment et le ménage est le plus courant pour les Palestiniens en Israël. D'autres mots réfèrent à des produits de consommation israéliens qui s'nt populaires sur le marché palestinien : *uga* « gâteau ou viennoiserie », *naknik* « saucisse » et *šamēnet* « crème aigre ».

Ces emprunts individuels s'nt empl' yés p' ur faciliter la c' mmunicati' n. Leur utilisati' n reflète un certain type de renc' ntre qui se traduit par le c' ntact entre les langues, et apparaît c' mme similaire aux emprunts de l'arabe parlé à partir du turc ` u d'autres langues hist' riquement d' minantes telles que l'anglais ` u le français. En fait, ces types d'emprunts s'nt c' urants dans t' utes les langues, puisqu'il est n' rmal que des langues en c' ntact s'empruntent mutuellement : il suffit de penser aux m' ts français que l'` n tr` uve en anglais. La questi' n qui se p' se p' ur les linguistes qui étudient le changement linguistique est de sav' ir si les emprunts de l'arabe palestinien à l'hébreu rester' nt dans le disc' urs des générati' ns futures. À en juger par le disc' urs de la générati' n la plus jeune enregistrée au c' urs de m' n étude de terrain, il est pr' bable que certains de ces m' ts rester' nt.

D'un autre côté, il semble qu'il y ait relativement peu d'emprunts et que leur extensi' n s' it limitée. Le v' lume de ces emprunts et leur type – il s'agit de n' ms uniquement – ne s'nt pas c' mparables d'un p' int de vue qualitatif ` u quantitatif à d'autre cas de c' ntact de type c' l' nial entre des langues, c' mme dans la présence française en Algérie ` u anglaise en Inde, ` u l'administrati' n rep' sait sur une élite l' cale éduquée dans la langue du c' l' nisateur, élite qui prit le relais du p' uv' ir après l'indépendance. Dans le cas des camps de réfugiés de Dheisheh, Tulkarem et Shuafat, il semblerait que, dans les réseaux s'ci' linguistiques qui incluent un l' cuteur de l'hébreu – c' mme le c' ntremaître sur un chantier par exemple –, le lien à ce l' cuteur s' it uniplexe (par ` pp' siti' n à multiplexe), au sens ` u le l' cuteur n'est c' nnu que dans ce rôle. De plus, le réseau qui, dans l'exemple, c' mprend ce c' ntremaître, est ` uvert, au sens ` u seuls quelques membres de la c' mmunauté entrent en c' ntact avec lui et agissent c' mme intermédiaires entre lui et le réseau c' mmunautaire dense. P' ur ces rais' ns, seul peu d'hébreu peut se diffuser dans le disc' urs palestinien.

Je v' udrais maintenant me t' urner vers des faits qui ne c' rr' b' rent ni la thé' rie des réseaux ni mes hyp' thèses de départ. Il s'agit de l'intr' ducti' n d'expressi' ns entières de l'hébreu dans le disc' urs palestinien, en vue de pr' duire des effets stylistiques. Al' rs que le sens des emprunts lexicaux individuels est littéral et que leur empl' i dans la c' mmunicati' n se fait au pied de la lettre, l'utilisati' n de telles expressi' ns est liée à des c' nn' tati' ns de p' uv' ir, de statut et de prestige – même si, c' mme ` n va le v' ir, ces valeurs peuvent s'inverser à des fins d'ir' nie. Les caractéristiques de ces types d'empl' is s'nt généralement liées à l'alternance de c' des – qu'il s'agisse de langues différentes ` u de registres f' rmels et familiers d'une même langue – l' rsque deux c' des ` nt eu un c' ntact pr' l' ngé, que les l' cuteurs les parlent assez c' uramment t' us les deux et que les c' des ` nt des c' nn' tati' ns s'ciales établies. Cette pratique est appelée l'alternance c' dique (*codeswitching*). Elle a été répert' riée en divers c' ntextes, tels que l'empl' i d'espagn' l chez des ad' lescents de L' s Angeles p' ur marquer l'appartenance à un gr' upe, ` u enc' re l'aut' rité liée à l'allemand l' rsque l'` n gr' nde un enfant ` u que l'` n ch' isit s' n c' nj' int dans la partie de l'Autriche ` u le h' ngr' is est parlé.

À n' uveau, mes ` bservati' ns m' ntrent que l'alternance c' dique hébreu–arabe est très limitée dans les camps de réfugiés que j'ai étudiés. Cependant, m' n ` bservati' n en tant que chercheuse étrangère était limitée car ces ` ccurrences s'nt apparues uniquement en deh' rs des c' ntextes d'interview, si bien que la méth' de de réc' lte des d' nnées a pu interférer avec les faits répert' riés. Il me semble p' ssible de classer en tr' is grandes catég' ries les ` ccurrences d'alternance c' dique que j'ai pu ` bservé : le disc' urs ir' nique de p' uv' ir, le disc' urs rapp' rté n' n traduit, et l'arg' t « c' ` l ». Des exemples des deux premières catég' ries peuvent être entendus dans les tr' is camps de réfugiés, tandis que la dernière c' ncerne seulement le camp de réfugiés de Shuafat, d' nt la pr' ximité avec Jérusalem semble influencer le système des valeurs de prestige.

D' nn' ns quelques exemples p' ur chaque catég' rie. Ce que j'appelle le « disc' urs ir' nique de p' uv' ir » c' ntient t' uj' urs un élément de taquinerie et rep' se sur l'expl' itati' n, dans des situati' ns parad' xales, des c' nn' tati' ns de d' minati' n israélienne qui s'nt liées à l'hébreu. Il semble que les l' cuteurs qui l'empl' ient s'ient c' nnus p' ur av' ir un sens de l'hum' ur, et qu'ils aient un statut s' cial suffisamment élevé ( ` u t' ut au m' ins un surpl' mb suffisant vis-à-vis de leur interl' cuteur) p' ur les aut' riser à empl' yer l'hébreu de cette manière-là. Dans un cas, par exemple, un h' mme attablé crie à un h' mme plus jeune qui fait partie du m' uvement de jeunesse ` rganisé par le premier, à la fin d'un repas c' mmunautaire au camp de réfugiés de Shuafat : *Efo ha-kafe, xabībi?* « Où est le café, m' n p' te ? » *Axarei õxel tsarix kafe.* « Après le repas il faut du café ». Le jeune h' mme s' urit avec perplexité et demande en arabe : « Est-ce que je d' is app' rter du café ? » La c' nversati' n se p' ursuit p' liment, et l'animateur ` btient s' n café. L'empl' i de l'hébreu dans cet exemple avait p' ur effet de paraître gr' ssier

et d'animateur, mais d'une manière jugée et sans qu'il y ait offense. En général, le discours irénique de l'un ou l'autre est un trait d'esprit qui renforce le statut social important du locuteur.

Un autre exemple de ce type de phénomènes est un emploi particulier du terme *menahēl* « patron ». Habituellement, ce terme ne fait rien de plus que référer à la personne qui dirige le travail, c'est-à-dire équivalent de l'arabe *mu'allim*. Cependant, une femme importante de Shuafat qui ne mâche pas ses mots l'employait pour décrire son beau-frère, qui avait eu l'impertinence de prendre plusieurs épouses en plus de sa sœur à elle. Scandalisée de voir qu'un homme avec de l'éducation pût agir de la sorte envers une femme « de bonne famille », elle résuma la bassesse de son comportement avec le commentaire suivant : *huwe il-menahēl li-kbīr* « c'est un vrai c'est » (littéralement « c'est le grand patron »).

La catégorie du « discours rapporté non traduit » est simple à décrire : c'est-à-dire qu'elle indique, elle identifie les cas où, en racontant une anecdote, le locuteur cite ce qui a été dit en hébreu, en s'attendant à ce que ses auditeurs le comprennent sans qu'il lui soit nécessaire de traduire ses paroles en arabe. J'ai observé un échange entre deux jeunes hommes racontant leurs expériences au passage de checkpoints. L'un d'entre eux raconta comment un garde lui avait demandé *ma šlomxa?* « Comment vas-tu ? » avant de lui donner un coup de poing. Cependant, d'autres paroles hostiles qui avait, à l'évidence, été prononcées en hébreu, furent citées en arabe. Ce type d'alternance codique avec l'hébreu produit un effet stylistique qui consiste à renforcer le réalisme du récit.

La dernière catégorie, celle de l'argot « local », est celle pour laquelle j'ai le moins de données. Elle mériterait qu'on y consacre plus de travail de terrain, effectué de préférence par quelqu'un de jeune et d'intégré à la population étudiée, pour pouvoir recueillir les données nécessaires. Cet argot correspond au type d'échanges que j'ai pu entendre à Jérusalem de la part de jeunes Palestiniens assis à l'arrière des bus, où je ne pouvais pas enregistrer les conversations. Ils parlent de mariage, de téléphones portables et des endroits où l'on peut observer des filles. Dans quatre des sept familles au sein desquelles j'ai fait des entretiens dans le camp de réfugiés de Shuafat, j'ai trouvé des membres plus jeunes de la famille, généralement appartenant à l'âge adulte, qui semblaient être intéressés plus que les autres par les séries de téléphones portables, les accessoires vus et, d'une manière générale, les symboles de la société de consommation. Généralement, ils cherissaient leurs partenaires et se mariaient jeunes (pour les hommes comme pour les femmes). Ils n'avaient pas terminé le niveau secondaire d'éducation et travaillaient dur dans des emplois subalternes en Israël. Les autres membres de la famille tentèrent de me discourager de les interviewer, disant « Ils n'ont pas d'éducation » ou encore « Ils ne savent pas parler sérieusement ». Dans les quelques conversations que j'eus avec ces jeunes, il leur fut difficile d'éviter des expressions venues de l'hébreu : lorsqu'ils avaient le choix entre les équivalents hébreux et arabes des termes listés dans les paragraphes ci-dessus, c'était l'hébreu qui sortait.

Le marqueur le plus courant de ce type de discours est *bsēder* « d'accord, oui », qui est utilisé en fin de phrase dans l'exemple : *minšuff hōn u minrūh 'a-l-mat'am, bsēder?* « On va se garer ici et marcher jusqu'au restaurant, oui ? » Plus rarement, cet élément est employé en réponse à *ma nišma?* « Qu'est-ce de neuf ? » en hébreu. *Bsēder* est un élément individuel particulièrement facile à adjoindre et à diffuser c'est-à-dire marqueur de discours relâché, car il est séparé syntaxiquement de la phrase arabe par une virgule : il est employé de manière isolée et non en relation avec d'autres éléments grammaticaux de la phrase.

Je voudrais maintenant vous rapporter une scène très curieuse dont j'ai été témoin à la fête d'anniversaire d'un enfant dans le camp de réfugiés de Shuafat. La grand-mère de l'enfant en question avait, au départ, refusé de prendre part aux festivités, arguant que celles-ci avaient été jugées immorales par quelque décret religieux. Finalement, les parents – des jeunes à la dernière mode, correspondant à la description à l'empyreaume que j'ai brève ci-dessus de la jeunesse consumériste –, réussirent à la convaincre de se joindre à la fête. À la fin de l'anniversaire, le père demanda en arabe à la grand-mère : *kīf kān?* « Comment c'était ? » Après un instant de réflexion, elle répondit : *yōfi* « local », en hébreu familier. Il sembla aussi étrange que je l'étais d'entendre une femme religieuse d'un certain âge parler en argot, mais il reprit suffisamment son esprit pour répondre *tōfi*, terminant ainsi l'expression argotique *yōfi tōfi*, qui est du niveau de langue de « local, Raoul ». La manière dont j'interprète cet échange est que le choix linguistique de cette femme signifiait que la fête avait été réussie selon le modèle moderne, à la mode et peut-être anti-islamique que souhaitait le couple. Le jeune homme confirma qu'il avait compris cette implication en répondant lui aussi en hébreu relâché. Cet exemple remet en cause mes présupposés

de départ de la manière la plus radicale, car les femmes de la première génération, qui n'ont jamais travaillé en Israël, devraient être les l'cuteurs qui ont absorbé le moins d'hébreu – et ceci d'autant plus, dans le cas présent, que le mode de vie de cette femme semble privilégier le conservatisme et l'attachement à la religion plutôt que le shopping et les styles de chiffure !

Le problème que posent ces exemples à la théorie des réseaux est que leur signification repose, dans une large mesure, sur les caractéristiques politiques et sociales de l'hébreu – celles-là mêmes qui avaient été jugées « trop abstraites » plus haut. Certes, il ne s'agit pas simplement d'une dichotomie du type « langue amie vs langue ennemie », mais il apparaît que ces caractéristiques pèsent bien sur la politique identitaire et sur les modèles sociaux. On peut trouver, comme je l'ai fait dans mon échantillon, deux jeunes hommes, frères d'âge proche travaillant tous deux en Israël, ayant tous les deux abandonné l'école à seize ans, vivant dans la même maison et fréquentant des réseaux de relations familiales et de quartier qui se recoupent, mais l'un étant intéressé par la politique et l'autre par les chaussures, et le second employant beaucoup plus d'hébreu dans son discours que le premier. Ceci signifie que l'analyse des réseaux dans la perspective du matérialisme historique n'offre pas une explication exhaustive de la variation langagière.

Ce que je suggère, c'est que le défaut de l'analyse en réseaux sociolinguistiques, surtout dans la version qu'en donne le matérialisme historique, est qu'elle est trop déterministe. La description d'it peut varier ménager une part plus grande au rôle joué par les personnes et à celui joué par le discours. À l'évidence, dans l'éventail des formes du discours palestinien, l'emploi de l'hébreu renvoie non seulement à la langue du lieu de travail, de la technologie et de la bureaucratie mais aussi au langage du pouvoir – lequel peut être subverti dans le cas d'employés irréguliers – et au langage de la consommation. Un l'cuteur peut faire des choix linguistiques en fonction du type de discours qu'il éprouve. Ainsi, les l'cuteurs conservent un choix aléatoire même qu'ils doivent travailler en Israël pour gagner leur vie, aléatoire même qu'ils vivent dans un camp de réfugiés et aléatoire même qu'ils vivent sous occupation militaire. Le défi auquel mon étude se confronte désormais est de parvenir à intégrer ces aspects discursifs à l'analyse.